

RESENHAS

De Martino, E. (1999). *La terre du remords*. Le Plessis-Robinson: Institut Synthélabo. 494 pp.

AMÉLIE STUBY

Université de Lausanne, Institut d'histoire et anthropologie des religions, Lausanne, Suisse
<https://orcid.org/0000-0002-2023-8476>
amelie.stuby@unil.ch

Les œuvres d'Ernesto De Martino – et l'ouvrage *La terre du remords* (traduit de l'italien par Claude Poncet) n'y fait pas exception – sont dignes d'intérêt pour de multiples raisons. L'une d'entre elles est la méthode de recherche adoptée par l'auteur italien qui met conjointement à contribution les outils de l'ethnographie, de l'anthropologie culturelle et de l'histoire. Une seconde raison est l'attention qu'il porte aux interactions entre la méthode de recherche et les résultats obtenus, interactions qu'il ne cesse de problématiser à partir d'une préoccupation réflexive en avance sur son époque. De fait, De Martino questionne constamment la relation établie entre, d'une part, les partis-pris théoriques agissant en amont de sa recherche ; d'autre part la construction de l'objet qui a lieu tout au long de celle-ci.

Afin de comprendre une telle démarche, située au cœur de son œuvre, il n'est pas inutile de fournir un aperçu du contexte d'émergence de celle-ci. Après avoir brossé les grandes lignes du contenu de *La terre du remords*, je terminerai avec quelques réflexions portant sur des aspects de la méthode demartinienne encore d'actualité.

C'est dans la seconde moitié des années 1950 qu'Ernesto De Martino investit l'Italie du Sud comme terrain de recherche. Après la publication du *Monde magique*, paru en 1948, il s'éloigne de la perspective généraliste qui avait dominé ce premier travail pour se pencher sur des phénomènes culturels spécifiques, localisés dans l'aire culturelle italienne ; ces études ethnographiques vont constituer son « œuvre méridionaliste ». Celle-ci est inséparable de son engagement politique mûri sous l'influence de la pensée d'Antonio Gramsci portant notamment sur la « question méridionale » et sur le statut de l'« intellectuel organique » solidaire de la classe révolutionnaire (la militance de De Martino dans le Parti Socialiste, puis dans le Parti Communiste, remonte justement à cette époque).

En Italie, la fin du second conflit mondial marque non seulement la chute d'un régime autoritaire et le passage de la monarchie à la république ; elle coïncide aussi avec ce que De Martino décrit, dans un article paru en 1949, comme « l'irruption dans l'histoire des masses paysannes subalternes

». Ces masses se trouvent alors engagées dans le combat pour l'occupation des terres monopolisées par les *latifondisti*, héritiers d'un régime quasi féodal que l'Église persiste à soutenir et légitimer. Les dissonances structurelles, au sein de la société italienne, entre le Nord et le Sud éclatent alors au grand jour ; de nombreux intellectuels, issus de l'expérience de la Résistance au régime nazi-fasciste et de la lutte partisane contre celui-ci, n'y restent pas insensibles et découvrent des formes d'existence en totale contradiction avec la « modernité » revendiquée par la classe dirigeante.

Dans ce contexte de conflits idéologiques et politiques, De Martino conçoit ses recherches comme des contributions à l'histoire socio-culturelle du sud de l'Italie destinées à promouvoir, chez les intellectuels et la classe politique, la prise de conscience indispensable à la transformation du pays. Il s'agit en somme, pour lui, moins de retracer l'histoire religieuse du sud de l'Italie que de reconstruire l'histoire des rapports conflictuels entre l'Église, les élites culturelles dirigeantes et les « poches de résistances païennes » qui subsistent dans le *Mezzogiorno*. Dans cette histoire, De Martino accorde aux intellectuels une place de choix en tant qu'acteurs essentiels du processus de construction des idéologies. *La terre du remord* voit précisément le jour dans ce décor social et politique saturé de tensions.

Cet ouvrage est consacré à une institution folklorique caractérisée par un symbolisme mythico-rituel spécifique, localisée en milieu rural dans la région du Salentin, dans les Pouilles. En 1959, Ernesto De Martino entreprend l'étude de ce rituel exorciste en réalisant une enquête de terrain accompagnée d'une équipe pluridisciplinaire. Son objectif consiste à mettre à jour les multiples facettes de ce phénomène complexe dont les racines puisent dans le Moyen-Âge chrétien, tout en prolongeant des antécédents idéologiques grecs. Au cœur de cette institution, se situe le thème mythique d'une araignée venimeuse qui pique notamment les femmes durant l'exécution des travaux agricoles déclenchant chez elles des manifestations psychophysiques allant de l'agitation forcée à un état d'apathie profonde. Ces symptômes nécessitent l'intervention d'un exorcisme rituel mobilisant la musique, la danse et les couleurs censé favoriser le processus de guérison.

La recherche de De Martino repose sur un travail de terrain méthodique se servant d'entretiens et de récits de vie, du recours à des questionnaires, de la photographie et de l'observation ethnographique directe ; elle s'appuie aussi sur un exigeant travail effectué en bibliothèque puisant dans des sources littéraires, historiographiques et d'archives, tant antiques que contemporaines. L'exposé des résultats de l'enquête s'articule en quatre moments différenciés. Tout d'abord, De Martino présente l'ethnographie de cette institution telle qu'elle fut observée concrètement sur place par lui et son équipe. Les discordances qui se dégagent entre, d'une part, les pratiques décrites et, d'autre part, le contexte socio-culturel et idéologique national – où le tarentisme apparaît comme une institution isolée, en total décalage avec les normes culturelles officielles –, poussent l'auteur à élargir sa recherche. Il se propose en effet d'identifier l'origine et la signification originaires de cette pratique erratique dans l'espoir de reconstruire l'univers culturel où le tarentisme cesse d'apparaître comme une sorte de « survivance archaïque » isolée de la modernité ; il s'agit de montrer plutôt le lien organique du tarentisme avec le monde socio-culturel d'où il a émergé et où il apparaissait parfaitement fonctionnel et culturellement efficace.

Le second moment coïncide avec la reconstruction historico-philologique de la trajectoire du tarentisme, dont les origines remontent au Moyen-Âge, lorsque cette pratique n'était pas réservée aux

classes populaires, mais apparaissait vivace dans des couches supérieures de la population aussi. Pour mieux cerner les spécificités de cette institution symbolique, dans le troisième moment de sa démarche De Martino procède à comparer le tarentisme avec des institutions similaires, repérées dans d'autres aires culturelles et d'autres époques historiques (institutions reposant pareillement sur l'état de possession déclenché par des entités non-humaines et sur le rituel exorciste y relatif). Pour établir ce parallélisme tant synchronique que diachronique, l'auteur se tourne d'abord vers les cultes extatiques connus en Afrique du Nord et dans les mondes afro-américains; il explore ensuite le monde de l'antiquité méditerranéenne, la Grèce notamment, où la religiosité institutionnelle reposait précisément sur les états extatiques suscités par la possession de la part d'une divinité. Après le moment comparatif, destiné à illustrer la parenté morphologique entre tous ces phénomènes culturels, le quatrième moment de la démarche demartinienne consiste à replacer le tarentisme dans son contexte historique propre, et ce afin d'en mettre en lumière la singularité et l'originalité par rapport à des phénomènes formellement analogues. Ce quatrième moment vise à démontrer l'indissociabilité du tarentisme de certaines conjonctures historiques particulières, liées à l'histoire culturelle spécifique de l'Italie du Sud.

Quelles leçons les sciences sociales du religieux contemporaines peuvent-elles tirer de cet ouvrage ? Il me semble que trois apports, susceptibles de servir encore aujourd'hui, méritent d'être soulignés.

Le premier est le recours à la comparaison différentielle, dont *La terre du remords* est un exemple paradigmatique. Les historiens des religions italiens, à la suite de Raffaele Pettazzoni, conçoivent en effet la comparaison comme un instrument au service de la connaissance historique, par définition singularisante vu qu'elle recherche ce qui fait l'originalité de chaque formation culturelle par rapport aux autres. Héritiers de G.B. Vico pour qui « la seule vraie science est l'histoire » – étant donné que de l'histoire l'homme est en mesure de retracer la genèse puisqu'il en est lui-même l'auteur (contrairement à la nature qu'il n'a pas « faite ») –, ces historiens des religions italiens réfutent toute approche « naturaliste » (celle-là même inscrite dans la comparaison pratiquée par les sciences sociales de type normatif débouchant sur l'élaboration de typologies et modèles généraux). En faisant cela, ces historiens des religions se distancient également de la phénoménologie religieuse pratiquant la comparaison analogique, justifiée par une supposée « expérience universelle du sacré ».

En réfutant ces deux modalités comparatives, la démarche différentielle mobilisée dans *La terre du remords* présente le phénomène étudié non pas comme un isolat, mais comme « pris » dans un ensemble de relations, conflits, tensions et interférences entre la « haute culture » et la culture populaire, l'Église et les masses paysannes, la science et la magie, les pratiques païennes et le christianisme officiel. Ce sont toutes ces relations qui déterminent la nature propre du tarentisme et décident de sa perpétuation ou de sa disparition historique. En même temps, cette démarche rend visible la trame de compromis, les formes de négociation et les mécanismes d'appropriation-incorporation qui ordonnent les rapports entre modèles culturels hégémoniques et pratiques subalternes. Cette trame, de longue durée, fait alors apparaître les logiques d'exclusion, les inégalités et la violence manifestées par la culture officielle envers certaines pratiques marginalisées (et les populations qui les élaborent).

Le second apport de *La terre du remords* à l'anthropologie contemporaine concerne la capacité affichée par son auteur de transformer un sujet traditionnellement relégué dans le domaine de l'an-

thropologie religieuse en un sujet susceptible d'être investi et analysé avec les outils de l'anthropologie de la maladie et de la santé. La démarche méthodologique adoptée par De Martino pour interpréter l'institution du tarentisme invite en effet à sortir d'un lexique purement « religieux » pour dévoiler des dynamiques symboliques complexes. Celles-ci excèdent le domaine du religieux car elles touchent au fonctionnement du psychisme, tant individuel que collectif, envisagé en interaction avec des conditions historiques et culturelles données. Cette approche convie en effet à une réflexion globale portant sur les rapports entre états critiques et modalités culturelles de résolution de ces crises, sur les états psychiques dissociés et leur nature technique autocorrective ainsi que sur l'efficacité mythico-rituelle (laquelle, dans le tarentisme, se manifeste dans la figuration, sous les traits de l'araignée venimeuse, du risque qui peut être exorcisé précisément par ce truchement symbolique). Par-là, le chemin est ouvert à l'étude anthropologique et ethno-psychiatrique de la maladie qui présente l'avantage de faciliter l'émancipation de l'anthropologie religieuse et de l'histoire de religions de leur ascendance théologique. Ce chemin questionne sous un jour nouveau les liens entre religion et science, entre magie et médecine en nous incitant à revisiter les thématiques liées au corps et à ses interactions avec le psychisme, lesquelles rejoignent certaines réflexions contemporaines menées au sein de l'anthropologie de l'art et des « émotions » (ou du « sensible »).

Enfin, le troisième apport concerne la réflexivité et l'engagement du chercheur. Contrairement à la posture de l'ethnographe positiviste qui, selon De Martino lui-même, « apportait un soin particulier à cacher au public ses propres passions » (:11), l'ethnologue comme l'historien ne peuvent pas échapper à l'obligation de problématiser leur position dans la relation cognitive qu'ils établissent avec leurs objets de recherche. Cela est exprimé explicitement dans l'Introduction à *La terre du remords* : « [...] commença à apparaître dans l'enquête ethnographique l'exigence de justifier à soi-même et à son propre public les deux termes du rapport, c'est-à-dire celui qui voyage pour connaître et celui qui est visité pour être connu » (:12).

Sur cette question du rapport du chercheur à son terrain nous pouvons toutefois formuler une critique finale, car si le travail ethnographique mené par De Martino est bien une des forces de cette recherche, il constitue également l'une de ses faiblesses. Comment échapper au sentiment de malaise que nos sensibilités contemporaines ressentent, dans certaines pages de l'ouvrage, face au rapport, distancié et vertical, qui subsiste entre l'équipe de chercheurs venus de Rome et les représentants du monde des *tarantati* ?

Malgré cela, cet ouvrage reste pertinent pour la recherche contemporaine à l'heure où celle-ci s'attelle à décentraliser et « décoloniser » ses pratiques et ses outils conceptuels. La démarche demartinienne consistant à resituer ceux-ci dans leur généalogie historique constitue en effet le pendant incontournable de cette tâche épistémologique qu'est la révision critique de l'outillage interprétatif de l'observateur.

Amélie Stuby est doctorante au sein de l'institut d'histoire et anthropologie des religions (IHAR) de l'Université de Lausanne (UNIL), Suisse.

RECEBIDO: 10/06/2022

APROVADO: 17/02/2023

PUBLICADO: 01/07/2024



Este é um material publicado em acesso
aberto sob a licença *Creative Commons*
BY-NC